

# Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE  
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10<sup>e</sup>)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

Rédaction : ANDRE COLOMER  
123, Rue Montmartre, PARIS (2<sup>e</sup>)

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

ABONNEMENTS

FRANCE		ETRANGER	
Un an...	80 fr.	Trois mois...	28 fr.
Six mois...	40 fr.	Six mois...	56 fr.
Trois mois...	20 fr.	Un an...	112 fr.
Chèque postal Lorient 656-02			

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

## Sentiment

La vivisection est la plus grande des lâchetés et la plus abominable des injustices accomplies par l'homme envers les animaux. Avec la guerre, elle constitue la honte de la science moderne, comme toutes deux constitueront celle des temps anciens, car la vivisection remonte à deux mille ans et plus.

Où est le progrès ? Scientifiquement, la vivisection ne satisfait point l'esprit, car il lui est impossible de donner des connaissances exactes. Elle est absurde, de l'avis de nombreux médecins qui l'affirment nullement nécessaire à leur acquit d'étudiants et de praticiens. Moralement, elle blesse profondément et l'esprit et le cœur, par sa cruauté, sa férocité, son sadisme, sa barbarie. Mille fois honte à ceux qui la pratiquent ou qui l'approuvent ! Qu'ils soient entourés de la plus grande des réprobations, afin que les malheureuses personnalités animales ne soient plus curarisées, scisées, disséquées, emboîtées, cuites... Ah ! les atrocités de la torture expérimentale, n'ayant d'égaux que l'ignorance, l'aberration et la dureté de cœur de l'être humain !

Je supplie les végétariens, les végétaliens, les membres des sociétés protectrices des animaux, tous les hommes et les femmes sensibles, de ne pas accepter la vivisection, sous le faux, spécieux ou insuffisant prétexte qu'elle sert à guérir les hommes ; mais, au contraire, de l'attaquer sans cesse, afin que son iniquité, mise en relief de plus en plus, arrive à occuper l'esprit de ceux qui sont encore capables d'un peu de bonté.

La vivisection doit être supprimée : elle ne sert qu'à créer d'atroces souffrances et de l'insensibilité chez ceux qui en vivent ou la laissent pratiquer. C'est parce que l'on est insensible qu'on laisse souffrir les animaux, puis les hommes ; qu'on laisse s'accomplir la Guerre... !

Vive le sentiment ! A bas la vivisection !

Vivent aussi l'esprit, la raison ! Ce n'est point en avoir beaucoup, ou de véritables, qu'être vivisectionneur, ou laisser s'accomplir, ou essayer d'accepter... sous prétexte de progrès. Faux progrès.

Il est d'autres moyens de guérir les maladies ; et des moyens de ne pas contracter celles-ci. La vivisection servirait-elle la Science (chose tant prostituée !) qu'il resterait encore à voir si l'homme a le droit... en présence des droits de l'animal. Si celui-ci est « domestiqué », traitons-le comme nous-mêmes. S'il ne l'est point, ne le mettons pas en cage. Supprimons les « jardins d'acclimatation ». L'acclimatation n'est que pour nos yeux. Ne faisons point de la chasse un sport béni. Supprimons les fourrures et pas d'oiseaux ni de plumes à nos chapeaux. Combattions les courses de taureaux, les tir à pigeons et les combats de coqs. Plaignons aussi les animaux des cirques et des ménageries. Supprimons les abattoirs alimentaires d'animaux, car le végétalisme suffit à faire vivre. Notre douceur, notre fraternité, notre éloignement de la lâcheté à l'égard des bêtes qui ne peuvent point parler, feront que nous deviendrons très doux pour les hommes. La bonté est une. Pratiquée envers les bêtes et tout ce qui vit, elle s'étend en même temps aux animaux, faits de grandeur et de petitesse, que sont les êtres humains.

Que M. le sénateur Louis Martin, qui n'en est pas à son premier acte de justice, veuille bien recevoir ici l'expression de ma reconnaissance émue pour son intervention auprès du gouvernement en faveur des infortunés chiens de la Courline !

Que M. Charles Richet continue à être pacifiste (on le voudrait d'une pacifisme antimilitariste). C'est là sa gloire. Pure, celle-là. Il n'a point besoin de nos encouragements, lui qui s'affirme depuis si longtemps et courageusement contre la guerre. Mais il est besoin qu'on le critique, qu'on le tourmente, qu'on le vilipende, lorsqu'il vivisectionne. Que périsse la contradiction qui est en lui, comme elle est en les défenseurs des animaux, admettant la guerre !

M. Charles Richet n'est pas le seul vivisectionneur en France et dans le monde. Hélas ! ils se multiplient, eux et leurs laboratoires. « L'Ecole française » fait école.

Oh ! oui. A bas la vivisection !

Notre camarade J. Chazoff ne trouvera pas mauvais que j'aie répondu à son article en faveur de la vivisection, non en principe, mais en fait, dit-il, par la lettre ci-dessus, envoyée à Léo Poldès

lors de la discussion engagée lundi soir 26 mai, à la tribune du Faubourg, sur le sort des chiens de la Courline et la vivisection ; lettre lue aux auditeurs présents. Aussi bien avais-je envie de l'offrir en publication au *Libertaire* où j'avais trouvé reproduit (28 mai) un article du *Journal des Débats*, par M. Abel Bonnard. Je désirais beaucoup dire à ce dernier, sympathique avec son grand respect des animaux, mais tranquillisé, toutefois, si on les vivisectionne, que, contrairement à ce qu'il croit, « la politesse envers les personnes et la bonté envers les animaux sont enseignées à l'école. On se « soucie » même d'y faire acquiescer le respect des choses. Assurément, la majorité des instituteurs et des institutrices n'a pas encore atteint au végétarisme ou au végétalisme, mais, vous non plus, Monsieur Abel Bonnard, à ce qu'il semble. Les instituteurs croient généralement aux bienfaits et à la nécessité de la vivisection ; mais n'ont-ils pas l'excuse d'une certaine science officielle ? En général, l'école a bon dos. On oublie que ses immenses efforts d'éducation sont souvent contre-carrés ou en partie détruits par la famille et dans la rue. Et le comble est parfois que les donneurs de mauvais exemples précisément la chargent de tous les méfaits !

« Se borne-t-on à leur mettre dans la tête (aux enfants) les quelques bourdes qui feront d'eux les électeurs dont on a besoin ? » écrivez-vous encore. A l'école, on enseigne les éléments de la lecture, de l'écriture, des sciences physiques et naturelles, de l'histoire, de la géographie, des travaux manuels et de l'enseignement ménager, de la morale et de l'instruction civique, de la musique et du dessin, des exercices physiques. Ces « éléments » revêtent parfois assez d'importance ; aussi, croyez bien, Monsieur Abel Bonnard, qu'il restera peu de temps aux instituteurs, au cas où ils ne se doubleraient pas d'éducateurs, pour enseigner les bourdes dont vous parlez. L'école, en principe et en fait, n'a jamais eu pour but de « faire des électeurs ». Elle se borne, tout en meublant l'esprit de connaissances indispensables, à développer les facultés naissantes des enfants, s'efforçant à la venue d'êtres harmonieux. C'est beaucoup.

Notre camarade Chazoff me permettra bien quelque bémol. Les personnes protectrices des animaux, des hommes ! aussi bien que des femmes, même si elles sont du boulevard St-Germain, ne sont pas obligatoirement des « mégères » ou des « hystériques », et il n'est pas nécessaire d'être « vieille fille » pour faire partie de la Société protectrice des animaux ou avoir des préjugés. Je ne défends personne ici, mais, vieille fille... on semble avoir épuisé l'ironie avec ces mots. Et... vieux homme ou vieille femme mariés, vieille femme ou vieux homme en union ou amour libre... N'ont-ils point de préjugés, ceux-là ? ou de manies, si manie il y avait, lorsqu'il s'agit de détruire la cruauté ?

Le mot « révolution » reste toujours aussi élastique. Pour les uns, il est synonyme, en plus de beaucoup de bienfaits, d'éducation obligatoire ou volontaire de l'insensibilité, même si le cœur, aidé plus qu'on ne le croit de la raison, gémit ou crie ; pour les autres, il est significatif de bouleversement profond, lent, puis peut-être précipité, avec l'abolition du plus grand nombre possible des férocités dans tous les domaines. Je suis depuis longtemps fidèle à cette dernière façon, ne sachant si elle est bolchévienne, car je dois avouer, à ma confusion, sans doute, que je connais infiniment peu le regrettable Tolstoï.

Julia BERTRAND.

### Le bourreau de Rivera est abattu

Pour répondre aux provocations du ministre Primo de Rivera, dont le seul moyen de gouvernement est le garrot, des lettres de menaces furent adressées au bourreau de Barcelone qui demanda et obtint une garde de police pour le protéger contre la légitime vengeance de ceux qui ne veulent point mourir entre ses mains. Malgré cette précaution, vendredi dernier quelques hommes courageux réussirent à le joindre, au milieu de sa garde de corps, et l'abattirent à coups de revolver, malgré le danger que cette entreprise pouvait présenter pour eux.

L'instrument de Primo de Rivera fut mis hors d'état de nuire, et comment ! La vipère a les reins cassés et ne mordra plus personne ! Que le Primo de Rivera en prenne de la graine et qu'il se dise que quelles que

soient les précautions prises, lorsqu'un homme déterminé veut en rencontrer un autre il finit bien, avec un peu de patience, par y parvenir !

Mais cet ignoble personnage fait mieux pour sa célébrité : prétextant l'attentat qui a coûté la vie à son exécutif patenté, il a accentué les persécutions dont il n'avait pourtant pas été chiche jusqu'ici contre nos camarades de Barcelone. Il a suspendu la publication du quotidien anarcho-syndicaliste de cette ville : *Solidaridad Obrera* ; arrêté et emprisonné les rédacteurs et les ouvriers de l'imprimerie qui a été fermée. Il a fait saisir les machines et les caractères, en somme le sac légal de l'imprimerie et l'étouffement de la voix du peuple barcelonnais. Et il ne s'en est pas tenu là : il a arrêté tous les présidents des syndicats, et fait fermer leurs sièges ainsi que tous les lieux de réunion ; et comme si cela ne suffisait pas encore, il a fait arrêter dans la rue, sans aucune raison, sans le moindre motif, tous ceux qui étaient connus comme militants, même obscurs, et tous les individus suspects d'opinions anarchistes : plus de 600 camarades ont été arrêtés à cette occasion. On ne sait pas encore s'ils seront déportés sans jugement ou s'il s'agit d'un procès politique.

Et toutes ces persécutions parce que le bourreau de Barcelone a reçu une fois la mort qu'il avait (combien de fois ?) donnée à d'autres !

Que la vengeance du gouvernement espagnol s'exerce donc en faveur de ses soutiens ! Il leur doit bien cela. Que la vie du Primo de Rivera se déchaine contre les populations ouvrières d'Espagne qui ne demandent qu'à vivre ! Que le sang de tous ces malheureux lui fassent la belle tunique rouge dont il aime à se parer ! Malgré tout, le jour de l'échéance viendra, inéluctable, et quoi que fassent tous les Primo de Rivera et autres Alfonso d'Espagne réunis, il faudra payer ! Et ils paieront ! Et peut-être plus tôt qu'ils ne pensent ! C'est la grâce que je leur souhaite !

PAGES.

#### LE FAIT DU JOUR

### Ça craque... Ça craque !

De toutes parts ça craque. Ce n'est pas le fait du jour... Non, ce sont les multiples faits qui se produisent identiquement à travers le Monde, en un « synchronisme » qui n'est pas fait pour rassurer les amis de Madame la Loi, les petits pères tranquilles de la Politique à la petite semaine...

Les Constitutions foutent le camp : elles se désagrègent de partout. Et voici, au bruit des bottes dictatoriales, à l'éclat des bombes révolutionnaires, aux coups de main des partis, d'étranges luttes sans scrupules. Ah ! l'heureux temps pour ceux qui savent oser !

Très provisoirement, en Italie, un aventurier impose son pouvoir parce que les révolutionnaires ouvriers en 1920 se sont embourbés de « formes » et ont cru bon de lâcher la proie des usines occupées pour l'ombre d'un « droit » : le contrôle ouvrier promis par les politiciens. Mussolini, lui, s'est, avec l'aide de ses bandes fascistes, emparé du gâteau de Savoie, boucaulant toute législation, en dépit de toute majorité. Il a trouvé ensuite sa raison : celle qu'il a su faire découler de sa force.

En Espagne, le général Primo de Rivera ne gouverne que par caprice, par un caprice brutal qui mettrait toujours en avant les mains affreuses du bourreau. Un révolutionnaire a abattu le valet de mort du dictateur. Et celui-ci répond par des centaines d'arrestations.

A Bucarest, par un coup d'Etat, le général Averescu chasse le gouvernement régulier.

En Autriche, la misère du prolétariat provoque le geste de Javorek, abattant Mgr Seipel, coupable d'avoir vendu le prolétariat autrichien au capitalisme allemand.

En Russie c'est la dictature bolcheviste. Partout, la violence s'exerce, en dépit des « traditions ». Le vieux « Droit » ne provoque plus que risées. La dernière guerre l'a fait dégringoler définitivement avec ses consœurs la Justice et la Civilisation dans ses ornières de boue et de sang...

« Soyons forts, mes frères. » C'est la formule de Nietzsche, ce fut aussi celle de Bismarck et de Sorel.

Elle doit être celle des anarchistes — en même temps que celle du prolétariat.

Les événements de France nous y incitent.

A l'heure où les élections législatives, au lieu de résoudre le problème social, semblent, au contraire, l'avoir rendu plus confus et plus complexe que jamais, à ce moment où nous voyons les partis s'observer, se défier, prêts à tous les moyens pour s'emparer du pouvoir... Quand il n'y a plus ni chef d'Etat qui puisse tenir en place selon la Constitution, ni gouvernement capable de représenter l'opinion du pays, ni régime politique ayant les moyens de stabiliser les rapports nationaux et internationaux. A cet instant historique qui nous montre la faillite absolue de toutes les ambitions législatives, et qui nous fait entendre de partout les craquements du vieux monde d'autorité sociale, ce n'est pas seulement la parole qui est aux anarchistes, ce sont les actes révolutionnaires.

A l'anarchie d'animer le prolétariat pour l'Action directe des producteurs. Il en est temps.

#### COMITÉ DE DEFENSE SOCIALE

### Faites disparaître Biribi et les pénitenciers

Si le nouveau gouvernement a le moindre souci d'humanité ; si le veut réellement démontrer que son avènement signifie qu'il y a quelque chose de changé, il doit supprimer : Biribi, les Pénitenciers, Cayenne, la relégation et abolir les lois scélérates.

Moralement, s'il prétend se revendiquer — et le prouver — de la République démocratique, il ne peut laisser subsister tout cela.

Il doit supprimer Biribi parce que, pour son déshonneur, ce pays est le seul au monde à être doté d'une aussi abominable institution. Nulle part ailleurs on n'enferme sous des cieux inclementes des jeunes hommes dont le seul crime est de dire ce qu'ils pensent et de mettre leurs actes en concordance avec leur pensée ; nulle part ailleurs on ne livre à une chiourme ivre d'alcool, pourrie par les vices les plus abominables, des jeunes gens sans défense. Nulle part ailleurs qu'en Algérie, Tunisie et Maroc des gardiens aidés par des hommes primitifs n'infligent aux malheureux qu'ils commandent des tortures sans nom.

Quelle est, à part la France, le pays assez déshonoré par ses gouvernants ou existant encore avec les supplices du silo, de la crapaudine, du soleil, le travail éternel sous la maitraque des chaouchs uniques au monde ?

Quels que soient les régimes, empires, monarchies ou républiques, il n'existe plus de Biribi, sauf en France, ce champion de la liberté, du droit, de la civilisation, etc...

Une exception aussi monstrueuse que celle-ci doit disparaître. Elle disparaîtra si, vraiment, le nouveau gouvernement a le moindre souci de la parole donnée, le moindre désir d'humanité.

La campagne d'Albert Londres dans le *Petit Parisien* vient justement de démontrer ce qu'est la vie à Biribi. Après son enquête sur Cayenne, tout le monde doit être préparé à entendre le récit des pires monstruosités. Aujourd'hui tout le monde doit être édifié, renseigné, fixé sur ces lieux abominables et maudits.

Les hommes de notre époque se refusent à admettre que des jeunes gens de 20 ans, envoyés là-bas pour d'insignifiantes peccadilles, passent une existence entière dans la souffrance et la douleur.

Nous ne voulons plus que des hommes sains, vigoureux soient obligés de se mutiler pour échapper au martyre, qu'ils soient contraints de rechercher « le cas » qui, en

les faisant réformer les arrachera aux griffes de leurs bourreaux. Nous nous dressons de toute notre énergie pour qu'ils ne soient pas, non plus, forcés, pour échapper aux tourments, de rechercher sans cesse de nouvelles condamnations qui les soustrayent, pour un moment, à la vindicte de leurs tourmenteurs.

Toutes ces tristesses doivent cesser. Elles doivent d'autant plus cesser que des mercantis, d'affreux gardiens dorés ont intérêt à les perpétuer parce qu'ils en vivent, parce que, avec eux, y sont intéressés tous les gardiens, directeurs, bureaucrates et morticoles qui touchent des premiers le pot de vin, la prime de rendement posée jusqu'aux extrêmes limites des forces humaines.

Les pots de vin, les primes, le rabiot fait, la nourriture des prisonniers sont autant de facteurs d'une répression plus brutale. Ils atteignent presque partout des proportions scandaleuses.

Tout cela doit cesser et au plus tôt. On détruit la cause, on supprime par là même les effets, on rendra à la liberté une légion de malheureux en même temps qu'on dirigera vers des productions utiles une armée de parasites. Ce sera tout bénéfice et l'humanité y retrouvera ses droits, des droits bien compromis et bien oubliés.

Abolissez Biribi, fermez les Pénitenciers et les Centrales.

### Tous au meeting de ce soir pour les anarchistes russes

Le Comité de Défense des Emprisonnés révolutionnaires en Russie organise ce soir à 20 h. 30, au Palais de la Mutualité, 325, rue Saint-Martin, un vaste meeting en faveur de nos camarades martyrisés sous le régime bolcheviste comme au temps du tzarisme.

Les anarchistes parisiens se feront un devoir de solidarité d'accourir en masse à cette réunion afin de faire plus forte cette protestation contre un gouvernement d'assassins qui ose s'affubler du titre de révolutionnaire.

LA FEDERATION ANARCHISTE.

## Les assassins se taisent

### Ils ont peur...

Pendant qu'il fait alliance avec Mussolini et le grand capitalisme international, le gouvernement russe poursuit féroce l'extermination de pionniers héroïques de la Révolution d'octobre 1917.

Des faits :

Maria Spiridonova, l'admirable martyre du tsarisme, est depuis plus de cinq ans dans les bagnes bolchevistes où elle meurt de tuberculose. Le syndicaliste Roubintchik est condamné à la déportation pour avoir publié les écrits de Pelloutier, Marc Guyau, Kropotkine. En Russie, la Pensée est impitoyablement bâillonnée.

Le 19 décembre, les gardes rouges ont massacré un groupe de prisonniers politiques sans défense, affaiblis par les privations. Cet assassinat a été accompli au sinistre camp de Solovetki, situé au cercle polaire, et où se trouvent plus de 250 ouvriers et révolutionnaires.

On connaît les noms de plus de mille révolutionnaires emprisonnés. Ce n'est là qu'une infime partie de ceux qui périssent de froid, de faim, plus encore de sévices,

dans les glaces éternelles de Solovetki ou dans les steppes torrides de Turkestan.

Au moyen de la Tcheka, torturant nos camarades, les dictateurs bolchevistes veulent la mort, lente ou brutale, de tous ceux qui sont restés fidèles à l'esprit de la révolution.

Ces persécutions abominables, sur lesquelles nous ferons toute la lumière, le Parti Communiste Français, et son journal *l'Humanité* les connaissent. Jamais ils n'ont pu leur opposer le moindre démenti. Ils se taisent. Ils ont peur de la vérité. Le gouvernement russe, plus cynique, a avoué le massacre de Solovetki (« Ivestia », 10 février).

Communistes ! Avec nous vous réclamez l'Amnistie en France.

Avec nous, vous viendrez exiger des bourreaux de la Révolution russe, la libération de nos camarades révolutionnaires.

Avec nous, avec tous les hommes de cœur, avec les syndicalistes, les socialistes, les anarchistes, vous protesterez contre la déportation des ouvriers grévistes et des militants socialistes et anarchistes de toutes tendances.

## TOUS AU MEETING

qui a lieu aujourd'hui 4 juin, à 20 h. 30

Palais de la Mutualité

325, rue Saint-Martin, 325

sous la présidence de HUBERT, du Syndicat Général des Terrassiers (C.G.T.U.)

Assesseurs :

Marius ROUX

CHARBONNEAU

Fédération des Cuir et Peaux (C.G.T.)

Syndicat Unique du Bâtiment

Orateurs :

BAYLOT

P. BESNARD

Syndicat National des Agents des P.T.T. (C.G.T.)

Comité de Défense Sociale

H. JOUVE de la Fédération du Bâtiment (C.G.T.U.)

SALVATOR de l'Union Anarchiste

CAPOCCI

de la Chambre Syndicale des Employés (C.G.T.)

### Ce que nous avons vu en Russie

par CHEVALLIER, SIROLLE, J. GAUDEAUX

Participation eux frais : 1 franc

# Les attentats politiques peuvent-ils influencer sur l'Histoire?

Certain journal qui se prétend révolutionnaire avance parfois des idées qui ressemblent étrangement à celles qui ont cours dans les milieux politiques de la bourgeoisie. Il est vrai que les gens tarés qui prennent leurs ébats et agitent leurs nageoires frétilantes dans la faune et la mare politiciennes, malgré les masques et les différentes étiquettes dont ils s'affublent pour jurer les suffrages de la souveraineté populaire, présentent tous les mêmes cas typiques et les analogies les plus frappantes. N'est-ce pas Marx lui-même qui a démontré que le milieu détermine la conscience chez l'individu et non la conscience de l'individu qui détermine le milieu? Quoi d'étonnant alors que les « représentants autorisés » du prolétariat aient sur une foule de questions, les mêmes appréciations psychologiques et morales que les représentants non moins autorisés de la bourgeoisie? L'humanité d'hier nous apprend en effet « que le parti communiste déclare les attentats politiques inefficaces et dangereux pour le prolétariat ».

Après une affirmation aussi catégorique, il ne reste plus aux prophètes du Grand Soir qu'à aller jusqu'au bout de leur raisonnement et à continuer de déclarer que la misère, la maladie, le chômage, le salariat, l'exploitation capitaliste et aussi l'armée, la lutte des classes, la révolution sont dangereux également pour la classe ouvrière. Dans la formidable organisation, dans l'énorme machinerie sociale qui broie dans ses rouages les multitudes vivantes tout est dangereux, même les parties politiques, dits révolutionnaires. Puisqu'il est fou de croire que les attentats politiques « puissent servir la cause de l'émancipation prolétarienne » car ils sont souvent « le point de départ d'une vague de répression », les adversaires de cette méthode doivent reconnaître logiquement que les grèves ouvrières qui ne sont que des manifestations pacifiques ou brutales de la lutte des classes, sont aussi inefficaces et dangereuses au fait qu'elles exposent le prolétariat aux coups d'une répression patronale et gouvernementale impitoyable.

Quand on est partisan de la guerre sociale, il faut accepter tous les faits qui en marquent le caractère brutal et sanglant, ou bien les rejeter en bloc. En ce dernier cas, c'est la négation même de cette lutte, c'est la peur des coups, la peur de la réaction bourgeoise; et alors il ne reste plus aux adeptes de la lutte des classes en paroles et en formules, qu'à montrer leur véritable visage et à rejoindre leur classe d'origine; celles des maîtres.

Les très estimables personnages qui possèdent à eux seuls « la vraie science révolutionnaire de classe » et dont la cervelle géniale délient le secret qui doit permettre un jour aux pauvres de sonner le glas du capitalisme, sont dans leur rôle de politiciens et de futurs dirigeants lorsqu'ils jugent les auteurs de l'attentat individuel, « égarés par un idéal mal conçu ou par un sentiment de haine bornée ». S'attendant à leur tour à prendre le pouvoir, il est fort naturel qu'ils anathématisent cette violence individuelle qui pourrait très bien se retourner contre eux et les frapper sans merci, les empêchant ainsi de profiter des avantages de l'assiette au beurre et de jouir en paix de ses bienfaits. Aussi, n'avons-nous pas à nous étonner de la réprobation des « révolutionnaires scientifiques » à l'égard des attentats politiques. Ces gens-là ont un idéal bien conçu qui ne saurait supporter le moindre contact et le moindre rapport avec l'affreux idéal anarchiste, synonyme d'égoïsme, de vulgarité, d'aveuglement et même de banditisme. Leur pensée est trop élevée pour qu'ils ne nous abandonnent pas « à la triste gloire de nos actes ».

Les orthodoxes ont une conception tout à fait particulière de la lutte des classes. Les grands stratèges de la rue Montmartre envisagent celle-ci à peu près de la même manière que les états-majors envisagent la guerre des peuples, c'est-à-dire en se mettant à l'abri des coups tout en dirigeant de loin les opérations. Les chefs militaires ont cependant cette supériorité sur ceux qui ont la prétention de conduire les futures batailles prolétariennes, en ce sens qu'ils savent parfaitement que si une mêlée générale des armées opposées peut seule décider du sort de toute une campagne, cette mêlée n'est possible, ne peut être déterminée que par une série de petites rencontres, d'escarmouches, d'actes individuels et isolés, toutes choses qui constituent ce qu'on appelle une préparation méthodique. Les anciens officiers qui président aux destinées du P. C. ne doivent pourtant pas ignorer cela et ils devraient donc comprendre puisqu'ils sont si méthodiques, si scientifiques, que la « grande bataille napoléonienne des classes » (1) sera fatalement précédée d'escarmouches, de combats isolés et d'actes individuels de révolte. Alors, à quoi servent les jérémiades et les excommunications des plumitifs de l'« Humanité », contre les gestes de Taillé, des Law, des Cottin et des autres qui dans leur conscience indignée, pensaient peut-être que leur acte serait éclairé, l'éternelle qui provoquerait le réveil vengeur du prolétariat asservi et courbé dans l'affreuse nuit des chaînes? Mais délassons ce terrain pour montrer au contraire des flibustiers de la révolution, l'influence que peuvent avoir sur les événements historiques, les attentats politiques. Nous ne nous servirons que de quelques exemples, car ils sont trop nombreux pour les relier tous. Ainsi, qui oserait prétendre que le poignard de Charlotte Corday et le coup de pistolet qui fracassa la mâchoire de Robespierre n'ont été que de pauvres moyens absolument inefficaces à enrayer la marche de la révolution

(1) Dans ses « Réflexions sur la violence », Georges Sorel a démontré que les violences individuelles et aussi collectives dans les grèves, avaient pour but d'entretenir, d'intensifier l'esprit de lutte et de sacrifice chez les combattants. C'est toute une théorie « mythique » que nous ne pouvons développer ici. Ces violences ont pour but d'amplifier, d'exagérer le sentiment de classe, de donner aux grèves une apparence héroïque et guerrière et de provoquer chez les producteurs l'idée puissante et la nécessité inéluctable de la « grande bataille napoléonienne des classes », sans laquelle la ruine du système capitaliste et l'aurora d'une nouvelle civilisation sont impossibles.

de 1793? Marat et Robespierre vivants, aurions-nous eu Napoléon? Et si ce dernier était tombé sous la halle d'un révolutionnaire ou d'un royaliste, est-ce à dire que l'épopée impériale qui transforma l'Europe en un vaste champ de bataille aurait pu exister quand même et se dérouler? Et puis, l'abolition du serfage en Russie en 1862, ne fut-elle pas le résultat d'une longue et douloureuse période de terrorisme d'attentats politiques qui épouvantèrent la Cour et le Tsar les obligèrent à cette réforme? Et cette révolution russe dont nous nous réclamez tant, l'assassinat de Raspoutine n'y serait-il pas pour quelque chose? Et si Lénine et Trotsky étaient tombés au mois d'octobre 1917, la révolution aurait-elle suivi la même voie, la même évolution qu'elle a suivie sous leur direction? Et puis également, lorsque Mussolini forma le premier « fascio », si quelque révolutionnaire à « l'idéal mal conçu et à la haine bornée » s'était sacrifié en abattant le rénégat socialiste ivre lui aussi d'ambition et de pouvoir, les Bourses du travail auraient-elles été brûlées, les organisations détruites et les militants traqués et assassinés?

Les journalistes du « grand organe central des masses et de la volaille à plumer » ne manquent sûrement pas de dire que nous fabriquons l'histoire avec des « si » et des « que »; mais nous voulons espérer qu'ils ne nous en voudront point pour cela, et qu'ils sauront comprendre que la violence individuelle dirigée contre certains hommes et à certaines époques, peut bruser parfois bien des choses et transformer radicalement le cours des événements. Nous savons parfaitement que ce n'est pas cette méthode qui pourra franchir brutalement le prolétariat de l'esclavage économique et politique; cette libération sera le résultat de longs et pénibles efforts, d'immenses et lourds sacrifices, et dépendra enfin de l'issue d'une grande bataille générale qui devra détruire impitoyablement toutes les formes oppressives et mensongères, toutes les forces de crime et de parasitisme — même le parasitisme révolutionnaire des fantoches et des dictateurs de la sociale — de la vieille société. Mais nous savons aussi que cette méthode est un facteur de combat, l'élément essentiel de la préparation prolétarienne à la guerre géante des classes, et c'est pourquoi les hommes qui dans l'isolement et la sublimité de leur conscience, clament leur révolte et leur haine par des actes envers la réaction et l'esprit du passé, sont pour nous les précurseurs de cette violence collective qui, un jour prochain, embrasera l'universelle conscience des parias et des maudits de ce monde, rasant à jamais tous les pouvoirs et toutes les tyrannies.

## Nous n'avions, hélas ! que trop raison

M. Herriot, au nom de son parti et de son futur gouvernement, vient de faire connaître son programme au Parti Socialiste.

Bientôt nous verrons le bonhomme à l'œuvre avec « ses lois sociales ».

Aujourd'hui, nous protestons contre le projet restrictif d'amnistie de M. Herriot.

M. Herriot affirme dès à présent — qu'est-ce que ça sera au moment de passer aux actes? — qu'il ne veut amnistier ni les insoumis ni les faits « d'intelligence avec l'ennemi », et les congressistes du Parti Socialiste ont applaudi à tout rompre. Ainsi, ni Gaston Rolland ni Jeanne Morand ne seraient amnistiés!

Messieurs du Bloc des Gauches, ne faites pas cette bêtise-là, vous en ferez toujours assez d'autres.

Ne la faites point si vous ne voulez pas voir dresser contre vous, tout de suite, tous les éléments sains de la classe ouvrière.

C'est un conseil que nous vous donnons.

## N'oubliez pas

Femmes et jeunes filles, n'oubliez pas qu'un être courageux et vaillant est sorti de vos rangs; qu'il a mené la lutte pour votre liberté contre vos bourreaux; qu'il vient d'entraîner à sa suite à Bordeaux, dans un même sentiment de révolte tous vos camarades opprimés.

Germaine Berton a été arrêtée!

Germaine Berton ne nous est pas encore rendue une sentence arbitraire la condamnant à des mois de prison et à deux ans d'interdiction de séjour. Condamnation ignoble pour les juges qui l'ont rendue, mais combien élogieuse pour Germaine. N'oubliez pas qu'elle doit nous être rendue, que toute manifestation à cet égard est utile.

N'oubliez pas surtout que le courage et la générosité dont-elle fait preuve demandent votre reconnaissance. On veut l'empêcher de réclamer justice pour tous les malheureux condamnés. Que de partout se lèvent ses sœurs! Que de sa prison elle entende vos cris! Elle vous a indiqués la tâche; que sa souffrance ne soit pas inutile.

Que dans vos foyers, veuves dans la misère, vous appreniez à vos enfants qu'une jeune femme s'est levée et a protesté contre la guerre. Apprenez à vos enfants à aimer celle qui sait se sacrifier pour la libération de malheureux tombés sous les coups de la loi.

Aux mères de famille qui tremblent pour leurs fils;

Aux jeunes sœurs qui tremblent pour leurs frères;

Aux jeunes femmes qui vivent dans l'angoisse pour leur mari,

Nous redisons:

N'oubliez pas que Germaine Berton, et avec elle tous ses camarades anarchistes, veulent instaurer un régime de paix et de bonheur!

Aidez-nous! Abonnez-vous au *Liberataire*!

G. R.

## POUR LES PARIAS INDIGENES

### L'usure dans l'Afrique du Nord

#### Au Maroc

Notre protectorat n'était pas encore établi au Maroc que déjà, ainsi que je pus m'en rendre compte alors de visu, les indigènes se plaignaient d'être envahis de plus en plus par les usuriers qui, venus de tous les points de l'Afrique du Nord, mais plus particulièrement de l'Algérie et de l'Espagne, pénétraient avec une audace croissante jusqu'au fond des plus infimes goubis et des plus lointains douars.

Jusqu'au moment où notre intervention se fit sérieusement sentir, c'est-à-dire jusque vers 1900, la sévérité de la loi musulmane énergiquement appliquée contre l'usure par l'autorité du Maghzen, avait préservé le Maroc de ce terrible fléau.

On sait, en effet, que le Koran est impitoyable à l'égard de la riba (usure) et que le Prophète consacre quatre sourates du Livre (la 2<sup>e</sup>, la 3<sup>e</sup>, la 4<sup>e</sup> et la 30<sup>e</sup>) à flétrir et punir les usuriers.

De tout temps, les sultans du Maroc tinrent la main à ce que ces prescriptions coraniques fussent appliquées partout où leur influence pouvait se faire sentir.

Pourtant, devant l'invasion lente des grandes villes du Tell marocain, les derniers d'entre eux avaient dû fermer les yeux sur les pratiques usuraires que le rouni envahisseur, l'Espagnol surtout, y importait avec lui.

Les juifs marocains en qui, il faut bien l'avouer, l'instinct de l'usure est aussi puissant que chez leurs congénères d'Algérie et de Tunisie, pendant longtemps retenus par la crainte du Maghzen, s'enhardirent peu à peu au contact des usuriers chrétiens ou israélites d'Europe et ne tardèrent pas à opérer de leur côté.

Cependant, la plupart d'entre eux, pour se mettre à l'abri de toute surprise désagréable, eurent la prudence, avant d'inaugurer leur « petit commerce », d'acquiescer le titre de protégé.

Et de l'enquête à laquelle je me livrai peu de temps avant la guerre, il résultait clairement pour moi que, dans les villes du littoral, beaucoup de juifs, en sollicitant ce titre de la France, de l'Allemagne, de l'Espagne et de l'Angleterre, n'avaient d'autre but que de pratiquer l'usure impunément.

A Tanger, à Casablanca, à Mogador, le nombre de juifs protégés pratiquant l'usure a presque doublé de 1900 à 1910 et, ne le cachons pas, celui des étrangers, chrétiens ou israélites, se livrant au trafic criminel de l'argent a subi le même accroissement proportionnel.

Tant il est vrai — j'en donnerai tout à l'heure d'autres preuves non moins frappantes — que les haines ethniques et les passions politiques ont seules pu faire de ces pratiques abominables le monopole des juifs.

Mais voici que parallèlement à l'invasion européenne, ou si vous préférez à notre pénétration pacifique, — pour parler le langage de la diplomatie, — s'est opérée l'invasion rapide et intense du Maroc par l'usurier d'Espagne et d'Algérie.

Au fur et à mesure que s'affaiblissaient, sous les pas de nos colonnes, l'autorité du Maghzen, les usuriers, tant indigènes qu'étrangers, non seulement croissaient en nombre, mais s'enhardissaient à pénétrer derrière notre influence et nos troupes jusqu'au cœur même du Maroc.

Aujourd'hui, d'un récent voyage au Maroc je suis revenu convaincu que la pieuvre a jeté ses tentacules non seulement dans les cités saintes et les ksours importants du Moghreb, mais encore dans les goubis et les douars où voici à peine quinze ans on n'en connaissait pas les méfaits.

N'en dépit aux administrateurs aveugles et intéressés de l'œuvre marocaine du général, pardon, du maréchal Lyautey, elle aspire le sang des pauvres indigènes — campagnards et citadins — avec une glotonnerie incroyable, comme si elle voulait rattraper le temps, j'allais dire le sang perdu.

Je n'hésite pas à affirmer, d'après ce que j'ai vu récemment, que depuis notre conquête du Maroc, mal déguisée sous le nom de protectorat, tout ce que j'avais prévu il y a douze ans a été dépassé, et de beaucoup, ainsi que je le prouverai.

Plus nombreux que les chacals, les hyènes et les charognards, les usuriers ont suivi et suivent toujours la piste des soldats.

Conclusion: Un des premiers effets de notre conquête aura été d'apporter au Maroc ce fléau dont les ravages, comme en Algérie et en Tunisie, vont désormais s'ajouter aux calamiteuses déprédations de l'administration chrétienne et de la nôtre, et le burnous des pauvres indigènes marocains va suer plus que jamais.

Après une étude attentive de ces deux fléaux — les caïds et les usuriers — j'en suis encore à me demander lequel est le plus terrible pour le vaincu. Pourtant, après mûre réflexion, j'incline à croire que l'usure est plus redoutable que la concussion.

Il n'y a pas de gangrène plus profonde, plus vorace que celle-là. Son phagocytisme est tel que depuis Gabès et Néfta jusqu'à Marakech et Mogador, cette malheureuse Afrique du Nord s'en trouve empoisonnée jusque dans ses arrières les plus lointaines, les plus isolées et les plus minuscules en même temps.

A l'heure où j'écris ces lignes, d'un bout à l'autre de l'Afrique septentrionale, l'usurier est installé en maître et, je le répète, le danger qu'il fait courir à ces pays est tel que je n'hésite pas à jeter encore une fois l'alarme, bien qu'avec un très faible espoir d'être entendu.

En conséquence, je résumerai prochainement, ici même, en plusieurs articles, ma copieuse documentation.

P. VIGNE D'OCTON.

### Le cas Millerand

Après la Chambre, voici que le Sénat s'en mêle. Le groupe de la gauche démocratique, qui comprend plus de la moitié des membres du Sénat, vient d'adopter à l'unanimité moins cinq voix un ordre du jour réclamant la démission de Millerand.

Triste fin d'un apostat. Après avoir détenu la suprême puissance et avoir été entouré, durant son séjour à l'Élysée, de congratulations respectueuses, il ne sent plus autour de sa triste personne que le mépris et la haine.

Tout se paie, même le reniement.

## Nos Échos

### Le flair du capitaine.

Les temps de rigolade ne sont pas prêts de se clore, disions-nous dernièrement. Voici en effet encore du nouveau qui ne peut que nous faire tressaillir d'aise la gargoulette. Tenons-nous bien: après l'épiphane de Russie de Bois que n'ont pu apercevoir les anarcho-syndicalistes, voici « l'épiphane de droite » que Monatte à son tour est incapable de voir, car il possède seulement une vue spéciale pour regarder « la mouche de gauche ». Heureusement que le plumier de volailles est là pour rabrouer les imprudents et leur montrer la vraie voie révolutionnaire, ainsi qu'il le fit si bien le 11 janvier à la Maison des Syndicats. Ah! le brave et digne capitaine volontaire pour l'armée blanche, « il a un flair remarquable pour découvrir le réformisme ».

Ces communistes, sont-ils impayables! Il n'y a qu'eux pour découvrir de pareilles formules et nous montrer la mouche de gauche, l'épiphane de droite et le flair du soldat reniflant l'odeur des cadavres sur les ruines du mouvement ouvrier.

### Démenti foudroyant.

Le prolétaire-avocat Berthon, député communiste et propriétaire de plusieurs immeubles, vient de donner « un démenti » au *Bulletin des Loges maçonniques* qui l'annonçait comme orateur à une « tenue blanche ».

Berthon « entend n'avoir aucun contact avec la franc-maçonnerie, entreprise bourgeoise, de noyautage dissolvant ».

C'est par là que l'élite des francs-maçons et les pauvres fanatiques qui ont lu ces maudits déclarations ont dû tressaillir d'aise jusqu'au sternum. Pensez donc, un camarade-avocat qui parle si bien « bloc ouvrier et paysan »!

Voyons voir, quand l'avocat Berthon défendait l'exploiteur Bériot comme profiteur de la guerre, n'était-ce pas un sérieux et fructueux contact avec une entreprise bourgeoise?

Et comme « noyautage dissolvant », les francs-maçons du rite moscovite peuvent rendre des points à leurs pâles concurrents des rites écossais et autres.

Ah, laissez-nous rire avec nos histoires de paille et de poutre!

### Dans la mare.

Les socialistes S.F.I.O. qui ainsi que leurs confrères communistes S.F.I.C. sont de la race des batraciens, ne savent plus de tout s'il faut faire battre leurs nageoires à tribord ou à babord. Pensez donc! Ils n'ont jamais été à pareille fête! Voir les portes du paradis... (non, je me trompe) du pouvoir, s'entrebâiller pour vous recevoir, il y a vraiment de quoi vous retourner les sangs et vous mettre aux cent coups, même à vous inoculer la sainte frousse de cet incompréhensible inconnu qui est ce fameux pouvoir pour la conquête duquel on a fait tant de promesses et dit tant de bêtises.

C'est justement ce qui effraie maintenant les poissons volants du socialisme. Après avoir promis la leur depuis tant d'années, ils s'aperçoivent que la promesse n'est pas facile à réaliser. Aussi, l'atlolog S.F.I.O. conduit par les charretiers Bobocour, Louquet et Cie va-t-il cahin-caha de « Hue » à « Dia ». Ah? comme Raymond, ce vieux rigolo qui rit aussi bien devant les morts que devant les vivants, avait raison ces jours-ci en nous disant que les plus farouches révolutionnaires s'assassinent en prenant place autour de l'assiette gouvernementale et lorsque vient l'heure de réaliser les programmes!

### Histoire de la nuit.

Un comptable qui sans doute avait envie de s'amuser, racola deux jeunes femmes dans la soirée de dimanche et les conduisit dans une boîte de Montmartre. Après un bon dîner agrémenté par des arrosages copieux et fréquents, le trio s'installa dans un taxi pour rentrer au domicile du comptable goûter un repos bien gagné. Mais ayant sans doute trop sauté le champagne et trop fêté son heureuse rencontre, notre comptable eut le malheur de se livrer au sommeil. Aussitôt, ses deux charmantes compagnes se mirent à le soulager de son portefeuille et à le précipiter ensuite par la portière du taxi sur les pavés de la rue. Tant d'ingéniosité devait, hélas! ne pas être couronnée de succès. En effet, le chauffeur qui avait sans doute vu ce qui se passait, stoppa devant un poste de police et fit arrêter nos deux jeunes opératrices qui sans aucun doute, n'en étaient encore qu'à leurs débuts.

### Les derniers jours d'Alexandre.

L'homme de Saint-Mandé semble être arrivé bientôt au terme de son voyage ou plutôt de son règne présidentiel. Malgré les invitations pressantes que lui a faites le « royal bandit », Alexandre n'a pas voulu s'engager dans la voie de la dictature mussolinienne. Pourtant, c'était bien son rôle et nul mieux que lui n'était plus qualifié pour le jouer. En effet, renégat du socialisme comme son compère Mussolini, il était tout désigné pour brûler les Bourses du Travail et détruire les organisations ouvrières. Enfin, comme il n'a pas fait cela, malgré sa triste carrière de bas arriviste, nous souhaiterions à Alexandre qu'il puisse passer ses derniers jours en trépanant ses lèvres dans la coupe d'amertume et de rémède, juste punition des vilenies qu'il a commises et des louches combinaisons qui ont marqué sa profession de politicien.

### Allez aux masses.

Allez aux masses: tel est le grand cri orthodoxe du jour. Nos braves communistes, qui sont impatientés de nous faire vivre des jours meilleurs, et dont le nombre « grandit en quantité et en qualité », sont tout prêts à entrer dans « la phase propagandiste à l'organisation des grandes masses ». Nous voulons bien leur indiquer un bon moyen qui saura les mener directement aux masses. Il suffit en effet de

vouloir pour y aller. Que Vaillant-Couturier qui à un moment s'est distingué en se costumant en terrassier, vienne de temps à autre à la butte; ça le reposera en le mettant en contact avec cette masse. Que Cachin, qui est fatigué de repos, reprenne son métier de professeur et se mette à enseigner aux jeunes gardes de l'orthodoxie l'art de la politique et des volte-faces ainsi que la science d'être toujours de l'avis de la majorité et de pouvoir changer d'opinion comme de chemise. Il reste encore d'autres moyens, mais nous ne pouvons les rendre publics, par crainte que les « masseurs » ne suivent nos conseils, ce qui serait une grande perte pour nous et pour la rigolade quotidienne qu'ils nous offrent gratuitement.

## La Vie des Lettres

### Roger Beaufrans

Roger Beaufrans est un poète qui n'ignore pas les lecteurs de la Revue anarchiste qui ont pu lire plusieurs de ses poèmes chauds et vibrants.

Beaufrans publia, il y a deux ou trois ans, une mince plaquette de sonnets: Cendres douloureuses, où se faisait sentir le souffle délicat de Samain. Mais, peu à peu, la poésie de Beaufrans a évolué. Son vers est devenu plus libre et plus douloureusement humain.

Dans la revue Les Primaires (dont il est le secrétaire de rédaction), Roger Beaufrans a publié une série de remarquables études sur « les Poètes de la lutte contre la guerre ».

Voici qu'aujourd'hui Roger Beaufrans nous annonce la parution prochaine d'un recueil de poèmes: Sainte odeur de la vie. Mieux que tous commentaires, un court poème: Victime, extrait du recueil, montrera la qualité de cette poésie vigoureuse et saine:

Cheval aux yeux éteints, à l'échine ensellée, Avec une blessure où le soleil mordait...

Tu savais, odorant de fougère et frais de sources,

Un pré, loin de la ville aux toitures de sang,

Ivresse du galop quand la rosée fumait! Un clair hennissement marquait le franc départ.

Ta crinière ventée vivait comme un gazon, Ta tête portait haut le bonheur d'être libre.

Puis, la soif t'arrêtait au bord d'une fontaine,

Et sur l'eau, tes naseaux faisaient un bruit de source.

Tu connaissais aussi un abri sous les feuilles,

Un abri sans licol, sans auge ni cloison,

Et là, tu n'avais peur que du train et des hommes,

Cheval aux yeux éteints, à l'échine ensellée, Avec une blessure où le soleil mordait...

Le recueil de Roger Beaufrans est mis en souscription, chez l'auteur, instituteur à Cuzy, par Luzay (Nièvre), au prix de 4 fr. l'exemplaire (franco).

Georges VIDAL.

## Où aller ce soir?

### Théâtres lyriques

OPERA. — 20 heures: Rigolotto; Siang-Sin.

OPERA-COMIQUE. — 8 heures: Louise.

GAITE-LYRIQUE. — 20 h. 45: La Perle de Chicago.

TRIANON-LYRIQUE. — 20 h. 30: Les Mousquetaires au couvent.

DRAMES, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — 20 h. 15: Le Déspositif.

ODEON. — 20 h. 30: Mademoiselle Le Feu; Un Amour de Chateaubriand.

VAUDEVILLE. — 20 h. 45: Après l'Amour.

NOUVEL-AMBIGU. — Matinée et soirée: J'ai une idée.

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — 20 h. 30: Monsieur Le Trouhadec saisi par la Débauche.

THEATRE DES ARTS. — 21 heures: Le Pauvre Homme.

THEATRE DES MATHURINS. — 21 heures: Le Chemin des écoliers.

VIEUX-COLOMBIER. — 20 h. 45: La Puissance des ténérailles.

MONTMARTRE-ATELIER. — 20 h. 45: Le Veau gras.

THEATRE ANTOINE. — 20 h. 45: Madame Flirt.

### Cabarets artistiques

LE CARILLON. — 21 heures: Oui, j'veux bien! revue.

LES NOCTAMBULES. — Tous les soirs, à 21 heures, les « As » de la chanson: Xavier Privas, Vicent Hyspa, Jack Cazol, Noël-Noël, Paul Grotte, Raymond Bartel, Eugène Rossi, Augustin Martini.

« Chambre à louer », revue — Dimanches et fêtes, matines à 15 heures.

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue de Valenciennes). — A 21 heures: Charles d'Avray et les chansonniers: Dornano, Rubach, Géo Robert, Loréal; Mmes Jane Marsan, Line de Tarbes. Spectacle d'art et d'éducation.

LE GRILLON (43, boulevard Saint-Michel). — 21 heures: « Têtes de Sport et Têtes de l'Art », revue; les Chansons de la butte.

LE PERCHOIR. — 21 heures: Grand spectacle montmartrois-juif, avec Jean Bastia et ses chansonniers.

LA VAGHE ENRAGEE (4, place Constantin Pecqueur). — 20 h. 30: Vallée d'art; Maurice Hally et les chansonniers.

LA CHAUMIERE. — 21 heures: Spectacle varié.

LE PIERROT NOIR (11, rue Germain-Pilon). — Dranéel et les chansonniers.

### OCCASION

#### L'AMOUR ET LA MORT

par VIGNE D'OCTON

Un volume de 300 pages

En vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris (X<sup>e</sup>).

Prix: 3 fr. 50; franco recommandé: 4 fr. 50

Chèque postal: Marcel Jouot 520-42

# A travers le Monde

## GRÈCE

### GOMBATS A SALONIQUE ENTRE GREUVISTES ET LA POLICE

Salonique, 2 juin. — Des rencontres sanglantes ont eu lieu à Salonique entre les ouvriers de l'industrie du tabac et la police. 37 ouvriers ont été tués.

## ESPAGNE

### CHACUN SON TOUR

Barcelone, 25 mai (Dépêche retardée par la censure). — Ce soir, rue de la Vingrète, plusieurs individus ont tiré une vingtaine de coups de revolver sur Merez-Cicario, le bourreau de Barcelone, qui fut tué.

## ANGLETERRE

### LES INONDATIONS

Londres, 3 juin. — Les inondations dans différentes parties de l'Angleterre continuent à être menaçantes. A Worcester, la Severn est à sept mètres au-dessus de son niveau normal. Les services de tramways et de l'éclairage sont arrêtés. On craint une interruption du trafic du Great Western Railway entre Worcester et Shrewsbury. On signale déjà cinq personnes disparues. De nombreuses usines sont fermées, et il y a un nombre important de chômeurs.

### NOUS Y VOILA !

Londres, 2 juin. — Le dernier grand lever de la saison a été tenu ce matin au palais de Saint-James par le roi George V.

M. Rakowski, chargé d'affaires de Russie, fut mené vers le roi par le secrétaire d'Etat pour l'Inde en l'absence de M. Ramsay MacDonald et, à son tour, il présenta au souverain trois de ses collègues.

Les diplomates bolcheviques s'étaient rendus au palais revêtus de la démocratie que de pie, dont les revers, faute d'avoir reçu des ordres de Moscou, étaient tout simplement de soie noire au lieu du satin écarlate dont on avait parlé prématurément.

## ROUMANIE

### COUP D'ETAT ?

Vienne, 3 juin. — On mande de Belgrade : « Des nouvelles incontestables arrivent de Hongrie, selon lesquelles un coup d'Etat aurait eu lieu à Bucarest. D'après ces rumeurs, après des combats de rue avec des troupes gouvernementales, les insurgés, sous la conduite du libéral Averescu, auraient chassé le gouvernement Brătianu. — (Information.) »

## CHINE

### ILS VEULENT DE L'ARGENT DES FUSILS ET DES CARTOUCHES

Londres, 3 juin. — On mande de Hong-Kong au Times : « Les deux missionnaires remis en liberté par les bandits chinois sont porteurs d'une lettre de ces derniers demandant comme rançon des deux autres missionnaires, qui n'ont pas été relâchés, la somme de 22.000 livres sterling, plus 1.000 fusils, 100 pistolets et 130.000 cartouches. »

## ALBANIE

### LES INSURGÉS SE SONT EMPARES DE TIRANA

Londres, 3 juin. — Un message de Durazzo annonce que les révolutionnaires albanais, auxquels s'étaient joints de nombreux contingents des forces gouvernementales, se sont emparés de Tirana, après un combat au cours duquel il y a eu une centaine de tués.

## ÉTATS-UNIS

### L'INCENDIE DE LOS ANGELES

On mande de Los Angeles : « Jusqu'à présent, 23 corps de jeunes filles ont été retirés des ruines de l'école des filles qui a été détruite par un incendie ;

19 autres victimes souffrent de brûlures et d'autres de blessures reçues en sautant par les fenêtres. L'incendie a été activé par la brise de l'Océan, et c'est ainsi qu'il se propagea rapidement.

« Les personnes qui sont arrivées les premières sur la scène disent que c'est avec une grande difficulté qu'elles se sont frayé un chemin pour arriver jusqu'à l'entrée. Elles ont trouvé dans le hall des groupes de jeunes filles qui ne savaient que faire. Plusieurs d'entre elles ont été brûlées dans leur lit. »

## TURQUIE

### LE DIFFEREND ITALO-TURC

Constantinople, 3 juin. — D'après des renseignements de source officielle, les déclarations du chargé d'affaires d'Italie à Constantinople sujet des concentrations de troupes italiennes à Rhodes n'ont pas été jugées satisfaisantes. Ismet pacha, président du conseil, a convoqué d'urgence le conseil des ministres, qui a délibéré longuement sur la question de Rhodes et la situation extérieure.

Ismet pacha a ensuite chargé le représentant de la Turquie à Rome de demander des explications.

### L'AFFAIRE DE MOSSOUL

On mande de Constantinople : Sir Percy Cox a notifié à Feidi bey que si les Turcs ne modifient pas leur attitude concernant la question de Mossoul, il partira pour Londres.

Le gouvernement ottoman envisage la convocation de l'Assemblée nationale pour le cas où la conférence turco-anglaise devant régler la question de Mossoul échouerait.

D'autre part, on mande de Londres : Interrogé à la Chambre des communes sur les négociations de Mossoul, M. Ramsay MacDonald a répondu que ces négociations n'étaient pas encore terminées. Il a ajouté que le gouvernement avait l'intention de soumettre promptement cette question à la Société des Nations.

## ITALIE

### SAISIE DE JOURNAUX ETRANGERS

La Voce repubblicana publie une circulaire de la direction provinciale des postes à Rome, rappelant aux bureaux postaux sous sa dépendance la saisie des journaux étrangers relatives à la saisie des journaux étrangers subversifs, ainsi qu'une liste jointe à cette circulaire et signalant les journaux saisis.

La liste comprend, entre autres publications des divers pays, un certain nombre de journaux français.

## ALLEMAGNE

### LA REPRISE DU TRAVAIL DANS LES MINES DE LA RUHR

On mande de Dusseldorf : « La reprise du travail dans les mines de la Ruhr s'est accentuée très fortement lundi : 85,8 0/0 des mineurs faisant partie des postes de jour sont descendus dans les puits.

« Il est à remarquer que, malgré l'appel de l'Union des travailleurs manuels et intellectuels à la continuation de la grève, c'est justement dans le district de Duisbourg-Hamborn, où les communistes sont en majorité, que le pourcentage de reprise du travail a été le plus élevé.

« Dans le secteur d'Essen également, la reprise du travail a été presque générale, sauf dans les mines où la nécessité d'opérer des réparations, à la suite de l'arrêt des travaux d'entretien, n'a pas pu permettre la descente de tout le personnel. »

## A TRAVERS LE PAYS

### UN DRAME DE LA MISERE

Vesoul, 3 juin. — Poursuivi par la misère, Mme veuve Lombard Placide, âgée de 88 ans, mère de trois jeunes enfants, s'est jetée dans le Dugeon, à Vesoul. On a retrouvé son cadavre.

### POURQUOI ?

Fontainebleau, 3 juin. — Le cadavre décapité de M. Martial Gex, âgé de 24 ans, vé-

rificateur au ministère des Finances, a été découvert en forêt de Fontainebleau, sur la voie ferrée de Fontainebleau à Paris. Il s'agit d'un suicide.

## PENDU

Désespéré du départ de sa femme, qui l'avait quitté, en emmenant ses deux enfants, parce qu'il s'enivrait trop souvent, Prosper Bin, 43 ans, cordonnier, demeurant 7, allée du Premier-Mai, à Saint-Onen, s'est pendu à l'espagnolette de sa fenêtre. Sa femme, en revenant pour prendre des vêtements, l'a trouvé en complet état de décomposition.

## Les intellectuels de France s'adressent au gouvernement russe

Outre les adhésions de Henry-Jacques, Pierre Hamp, Ch. Seignobos, Paul Brulat, J. Hadamard, Gémier, Ch. Andler et J. Copeau, déjà publiées, le « Groupement de Défense des Révolutionnaires emprisonnés en Russie » a reçu les adhésions suivantes à la protestation qui a paru hier :

Je me joins bien volontiers à nos amis pour signer la protestation — trop justifiée — dont vous m'avez envoyé le texte ; et je souhaite de tout cœur qu'elle puisse avoir un effet utile.

L. LEVY-BRUHL,  
Professeur au Collège de France.

Ton mot est venu me trouver à la campagne où je travaille à mon prochain bœuf : « La Grève des Machines ». Je signe de grand cœur ton appel généreux en souhaitant que les autocrates d'Orient se laissent impressionner par la voix des hommes libres d'Occident.

Antonin SEUHL.

De tout mon cœur.

Georges PIOCH.

L'odieuse Tcheka qui survit au tsarisme est la honte du gouvernement soviétique et le déshonneur aux yeux de ses amis eux-mêmes.

Charles VILDRAC,  
Homme de Lettres.

Avec mes meilleurs vœux. Je regrette d'être trop surmené ces temps-ci pour vous adresser une protestation plus personnelle.

Han RYNER.

Avec toute ma sympathie pour votre heureuse initiative.

Charles RICHEL,  
Professeur à la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Institut.

Je signe l'adresse ci-jointe, et ne puis proclamer autrement ma pensée personnelle. Je n'ai pas plus confiance dans le tsarisme rouge que dans le tsarisme blanc, mais l'expression générale de ce sentiment ne pourrait pas donner à ma signature plus de valeur qu'elle n'en a. Je me demande si une protestation faite au nom de l'humanité peut toucher des hommes qui la méprisent. Je vous donne cependant ma signature par acquit de conscience.

Maurice BOUCHOR.

## Fédération anarchiste du Sud-Est

### TOURNEE CHAZOFF

Quelques changements ont été apportés à l'itinéraire de la tournée Chazoff. Voici les dates définitivement fixées pour les conférences de notre camarade. Aucun changement ne pourra, à présent, être apporté à cet itinéraire, Chazoff devant, à partir du 25 juin, assurer une série de meetings dans le Midi de la France :

CHALON-SUR-SAONE : Mardi 3 juin.  
OYONNAX : Jeudi 5 juin.  
OULLINS : Vendredi 6 juin.  
CHALET RUSSE : Samedi 7 juin.  
VIENNE : Mardi 10 juin.

LA CHAMBON-FEUGEROLLE : Vendredi 13 juin.

SAINT-ETIENNE : Samedi 14 juin.

FIRMINY : Dimanche 15 juin.

ROMANS : Mardi 17 juin.

VOIRON : Mercredi 18 juin.

LYON (unitaire) : Jeudi 19 juin.

GRENOBLE : Vendredi 20 juin.

VIZILLE : Samedi 21 juin.

LYON VAISE : Lundi 23 juin.

## En lisant les autres...

### Les espoirs seront déçus

M. Clément Vautel écrit hier, dans le Journal cet article plein d'a-propos :

La victoire électorale a été remportée par le grand parti des mécontents dont j'ai si souvent parlé ici même mais dont l'existence n'a été révélée à M. Poincaré que le 11 mai dernier, à partir de onze heures du soir.

C'est au nom du parti des mécontents que M. Herriot va gouverner la France. Pour se maintenir au pouvoir, M. Herriot devra, par une aventure singulière, anéantir ou presque le parti dont il est le chef, le chef, le messie, M. Herriot est perdu si l'armée des mécontents ne se transforme pas, et bientôt, en une armée de satisfaits.

Les mécontents veulent être contents — et de belles promesses ne leur suffiront pas.

Que réclament-ils ? Ecoutez-les :

Les fonctionnaires. — Des augmentations d'appointements ?

Les contribuables. — Moins de fonctionnaires : des économies !

Les citoyens. — A bas la vie chère ! et que les paysans soient nos égaux devant le fisco !

Les paysans. — Que les citoyens travaillent comme nous... Les huit heures, ça n'existe pas aux champs ! Et qu'on nous laisse vendre nos produits à qui nous en offre le meilleur prix !

Les contribuables de la ville et de la campagne. — Rélevez le franc et abaissez nos impôts !

Les sinistrés. — Faites casquer l'Allemagne !... Nous avons assez d'attendre ce qui nous a été promis.

Les non sinistrés. — Assez de gaspillages dans les régions libérées !... Et soyez bons pour les Allemands : ne leur faites aucune peine, même légère, car ils n'ont pas l'air commode depuis quelque temps.

Les sans-logis. — Vite, deux pièces et une cuisine !... Depuis le 11 mai, notre situation n'a pas changé ; est-ce qu'on se moquerait de nous ?

Les locataires. — Mettez les « sales proprios » à la raison !... Ils nous oppriment !

Les propriétaires. — Nous sommes des parias... Nous voulons la justice !

Les consommateurs. — Défendez-nous... L'industrie et le commerce abusent du protectionnisme pour nous dicter leurs conditions !

Les industriels et les commerçants. — Au secours !... Protégez-nous contre la concurrence étrangère !... Notre existence devient impossible !

Ainsi les mécontents opposent leurs idées, leurs besoins, leurs espérances, leurs rancunes, leurs colères... Ils sont partis tous ensemble, le 11 mai, vers la terre promise, le pays des portes merveilleuses, et c'est le courageux M. Herriot qui va jouer les Moïse. Il a d'ailleurs dit :

« J'ai le droit devant moi ! »

Fort bien, mais la cohue des mécontents pousse des clameurs discordantes... Se contentera-t-elle d'un peu de manne dans le désert ? Et que dira-t-elle lorsqu'elle constatera que la Terre promise, c'est encore plus loin que Tipperary ?

Ce qu'elle fera, cette cohue électorale ?... Elle attendra patiemment d'autres élections pour mettre d'autres hommes à la place de ceux qui les auront déçus... et ces autres hommes recommenceront à les décevoir.

Jusqu'au jour où la cohue cessera d'employer le bulletin de vote et n'attendra les réalisations que de sa propre force — et, ce jour-là, nous ne serons plus bien loin de la révolution.

### Ghoses vues

Le Crachoir Public écrit, dans sa feuille immonde, un papier qui, pour une fois, est plein d'esprit caustique :

« J'avais été, je l'avoue, très surpris en lisant, dans les journaux de dimanche soir, que Charles Bertrand avait donné Marty. Cela bouleversait mes idées sur les gens du Bloc national et je voyais déjà Paté jéant Malvy hors de la salle des séances. Fabry, anathématisant Caillaux à la tribune et Rollin lisant, de sa place, l'arrêt de la Haute-Cour du 7 août 1918, faisant le complice du Bonnet rouge. Tor-Goyau avait-il eu raison en recommandant aux catholiques de voter pour ces valeureux paladins et d'employer leur énergie dans leur indomptable énergie ? Mais voilà que, sur le coup de dix heures du soir, le bruit court que les députés qui avaient cru voir le « geste » épique de Charles Bertrand avaient eu la berluie. Par ailleurs, Marty avait annoncé qu'il jetterait des grenades dans les travées du Bloc national, dès la première séance ; et, fort heureusement, il n'en a rien fait.

Les baisers par lesquels Herriot, Blum et Painlevé se sont souhaités réciproquement leur fête ne sont pas encore démentis. Embrasser Painlevé sur sa signasse, quel rêve ! J'y avais pensé, pour l'amadouer, le jour où il se mit, à la Chambre, si fort en colère, au souvenir de son fameux complot des panoplies. Je le vois encore feuillettant, hagard, échevelé au milieu des tempêtes, de rire, un énorme tome (véritable « luttin ») à la main, sur le coup de dix heures du soir, le chocolat, et s'accablant comme lui, avait apporté à cet infortuné. Mais qui donc, sauf Herriot, fantaisiste lyonnais et habitué de Chignol, eût jamais songé à embrasser Blum !

Que va dire, dans sa tombe, Mme Récamier, de ce baiser de son biographe à l'égard de Poincaré, qui ne prévoyait pas a certainement tourné la tête de ces chefs du Bloc de gauche, et leur a fait perdre le sens du ridicule. A moins qu'ils n'aient fait ça pour embêter Vononov et Garapon, Nonopon et Garaven, qui ne cessent de répéter chaque matin que radicaux et socialistes vont se manger le nez.

— Manger le nez de Blum ! — s'est écrit Herriot, — en toute bonne foi, monsieur Garapon, reconnaissez que je le baise, au lieu de le manger, ce nez charmant et effilé, comme ce « lui d'un Pharaon. Quant à Paul-Prudent, je « lui embrasse les cheveux. » Notons, entre parenthèses, qu'il serait imprudent et même paillard, de la part d'Herriot, de faire la même caresse aux lèvres d'Aristide Briand. Il risquerait de croquer un pou.

Pas mal, comme portraits — mais cela nous rappelle que jamais un député n'essaya d'embrasser la grande pestilentielle du Crachoir Public, de crainte d'attraper une sale maladie. Quand un parlementaire veut avoir un contact physique avec Crapaud, ce fut avec son pied qu'il effleura l'épiderme charnu de l'ex-député de Paris.

### Voire, monsieur Grand !

M. Guy-Grand dispense, dans le Rappel, son pessimisme humain :

La conception de la république absolue, où aurait disparu tout gouvernement, suppose des conditions qui ne sont pas près d'être réalisées dans notre monde subalterne : la paix complète des peuples et des classes, donc la justice qui en est la condition, et l'assurance que les passions populaires ne troubleront jamais l'équilibre ainsi obtenu. On revient le désarmement intégral, le minimum de police comme le minimum de gouvernement. Admirable optimisme qui se reposait en la valeur de la science et la bonté de l'homme.

N'en sourions pas. Ce rêve reste grand, le plus grand que l'on puisse former. C'est au fond celui du royaume de Dieu, que l'on transportait sur la terre. Mais, à une autre expérience a montré que, dans l'humaine condition, tout est lutte, contre la nature et contre les hommes.

Peut-être bien que M. Guy Grand a raison d'être sceptique, lui qui écrit dans un journal bourgeois.

Mais nous qui avons d'autres vues, nous pensons que cette République absolue que nous dénomons l'Anarchie se réalisera parfaitement, le jour où la foule cessera d'être la foule, et où elle n'attendra plus aucun mot d'ordre d'aucun chef pour réaliser son bonheur.

## Pour protéger nos compagnes de la misère

Qu'est devenu le projet de loi déposé à la Chambre le 27 mai 1920, qui assimile l'épouse de fait à l'épouse légitime quant aux accidents du travail ? Nous voulons que son droit soit reconnu sans restrictions. N'est-il pas injuste de voir celle qui s'est unie à nous, sans arrière-pensée de lucre, qui nous a soutenu dans nos jours de lassitude et de tristesse, n'avoir pas les mêmes droits que l'épouse réputée légitime, vendue par ses parents par acte authentique en présence de deux témoins.

Ouvriers qui aimez vos compagnes, amies dévouées de vos compagnons, faites reconnaître la noblesse de votre revendication ; n'acceptez pas la misère que le régime actuel vous offre.

Nous connaissons nos forces, votre vaillance. Ne nous laissons pas abattre, notre noblesse est dans la lutte contre cette immonde société de bourgeois qui nous oppriment, où l'injustice est de leur côté avec les vices et les crimes, et où nous n'avons pour nous que la juste cause et nos souffrances.

A bas la société ! Mort à la société ! Vive l'Anarchie !

G. R.

## Les malchanceux

Hier matin, à 11 h. 50, un tramway de la ligne 45 a renversé Marcel Giraud, 18 ans, demeurant 25 avenue de Neuilly à Clichy. Transporté à Boucaut, il est mort sans avoir repris connaissance.

## LEURS DIVIDENDES

### TOMBE DE SON ECHELLE

Emile Sevin, âgé de cinquante ans, demeurant 7, passage Ronce, était monté sur une échelle, hier soir, pour nettoyer les glaces de la mairie du XVI<sup>e</sup> arrondissement. Il est tombé sur le sol et s'est fracturé le crâne.

Transporté à Boucaut, il est mort ce matin.

### TUE EN DECHARGEANT UN CAMION

Dominique Perotti, âgé de 42 ans, demeurant 21, rue de la Goutte-d'Or, à Aubervilliers, était occupé à décharger un camion plein de troncs d'arbres, lorsqu'une énorme souche tomba du véhicule et l'écrasa. Il est mort pendant qu'on le transportait à l'hôpital Saint-Louis.

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 4 JUIN 1924. — N° 3.

# BARBASSOU POILU COLONIAL

par André COLOMER

A pas de loup, « les coloniaux » s'avancèrent. Sur leurs gueules, un rictus de joie facile montrait qu'ils avaient tous compris. « On allait en faire une bonne !... Ah ! ce réveil en fanfare pour les moricauds... Y en aurait là-dedans du bitreack d'anthropophages — cuit à point et à la broche comme chez les résistants du faubourg !... Au jus, les potez, avancez vos gamelles — c'est le gouvernement qui régale... Ça va chlinguer ! Oh ! y a les bouffards... Taisez vos gueules, nom de Dieu, faut pas qu'ils se réveillent avant le lever du rideau ! Prépare la mèche. A toi Barbassou, l'honneur ! »

Barbassou exulta. Jamais il ne fut à pareille fête. Ça c'est du nanan, un vrai régal de prince. Il s'en lèche les babines. Avec délectation, Barbassou improvise un brûlot. Il le flambe, mais, avant de le jeter dans la « casba », par la petite fenêtre, curieusement il regarde. Ses yeux s'arrondissent : « Oh la bath poule ! Domage de la griller celle-là !... Eh ! les potez, y aurait pas moyen... Elle a un de ces culs... nom de Dieu ! Demande sa grâce, moi ! »

Les autres protestent : « Sacré Barbassou, toujours le même, jamais sérieux. T'en as donc pas assez pris avec les pucelles de Ramanarou ? Il t'en faut encore. Et puis y a pas de mèche, si l'on sauve la gonzesse, le gonze s'éveille et toute la baraque. Tout le plaisir sera gâché. »

Barbassou jette encore un coup d'œil dans la maisonnette. Son œil luit de convoitise. C'est le coup de foudre — quoi ! Il lui faut cette moricaude ou il en crèvera, pour sûr ! Il le sent bien.

Alors, héroïquement, Barbassou se décide : « Je me charge de tout, laissez-moi faire. Ça me connaît. »

D'un bond de chat il est dans la cabane, près du lit. Avec des gestes sûrs et lents, il défait l'étreinte de l'homme dont il dépense les bras tout docilement sur la couchette. Puis, précautionneux comme une nourrice, il prend la femme dans ses bras et d'un bond de tigre, le voici dehors. Les « marsouins » n'en peuvent croire leurs yeux. Ils en sont « comme deux ronds de flan ». « Là, la poupoule fait ton dodo. » Barbassou enlève sa capote, y couche

dessus la dormeuse, puis d'un troisième bond, celui du chacal cette fois, reprend son brûlot, l'enflamme, le jette dans la maisonnette et d'un quatrième bond, celui de l'homme, saute auprès de sa proie que déjà d'autres mains palpaient : « A bas les pattes ! C'est ma prise. Le proprio c'est mézigi ! »

La femme se réveille. Sa maison flambait ; elle a voulu s'élaner. Barbassou l'a retenue et elle a entendu, elle a vu — hurlements et chairs grésillantes parmi l'odeur épouvantable — son aimé et ses petits gosses brûler vivants, tandis que d'horribles diables, tout autour, se tordaient de rigolade sous la lune.

La Malgache n'est pas devenue folle, mais idiote. Elle ne se souvient plus de rien, et elle n'a conservé de cette nuit maudite qu'un souvenir : celui du riera des « marsouins ». Et, depuis lors, elle ne cesse de « rigoler » comme eux du même ricanelement d'ordure montant du bas ventre jusqu'aux lèvres, stupidement, mais sans qu'elle sache jamais pourquoi.

Barbassou en a fait sa chose. Durant toute la campagne « il se l'est appuyée » sans fléchir. Il n'a pas envie de la lâcher.

A la fin de l'expédition, lorsque Barbassou rentre en France, il l'embarque avec lui sa « noiraude ». Notre « poilu colonial » veut-il faire la pige à l'héroïque soldat de Vigny ? Va-t-il « se dévouer par pitié » à celle que par devoir il a désespérée ? Barbassou arrive à Marseille. La Malgache le suit toujours. On le caserne à Toulon : elle est toujours là. Alors Barbassou sent dans sa tête s'épanouir une idée de génie qu'il y avait laissée mûrir tout doucement. Le poilu case sa belle « idiote » dans un confortable « boxon » toulonnais afin d'y jouer brillamment le rôle à succès de la saison :

celui de la « Malgache » dressée et civilisée à l'usage des érotiques curiosités de la méridionale bourgeoisie de France.

Ce fut une excellente affaire pour Barbassou. Ramanarou fut sérieuse. Elle « travaillait » bien, touchait de forts pourboires et ne dépensait pas ses gros sous en frais superflus. Chaque semaine, le dimanche après-midi, son « poilu » allait la visiter. Il jouissait d'un « tour à l'œil » grâce à ses amabilités pour Madame qui le trouvait « bien comme il faut et si bon enfant ».

Quand il sortait de cette maison, ses poches étaient lourdes. Décidément Ramanarou était une « bath poule ». Il avait bien fait de ne pas la laisser griller en compagnie de sa poire de mari et de ses chimpanzés de gosses. Et avec les « thunes » de l'inconsciente prostituée, le malin Barbassou se payait des gueuletons fins en la spirituelle compagnie des petites Montmartroises à chahut de l'Eldorado toulonnais.

Barbassou, poilu colonial, voulait bien être un héros, mais il n'entendait pas qu'on le prit pour une poire. Cela suffit à expliquer toute la différence de son aventure avec celle de l'obscur soldat des armées napoléoniennes telle que Vigny, dans sa noblesse résignée voulut bien nous la conter. Barbassou, par roserie, exploitait celle qu'il avait désespérée par « rigolade » — le tout sans manquer à son « devoir ». C'était un brave marsouin qui savait « y faire ». Un « poilu » quoi !

Je sais bien que parmi tous ces agréments de l'existence militaire, il y avait un certain point noir. Parfois Barbassou risquait aussi sa vie. Il se contentait de dire « sa peau ». En parlant ainsi, Bar-

bassou n'était pas modeste. Sa connaissance et son amour de lui-même n'allaient pas au delà de son épiderme. Et il avait la peau dure. D'ailleurs quelques réflexions corollaires ne manquaient pas régulièrement à atténuer en lui la crainte de la mort. D'abord l'équitable pensée que le sauvage qui descendrait Barbassou n'en aurait jamais « zigouillé » un si grand nombre que Barbassou lui-même avant de « crever ». Il avait le sentiment de la justice distributive. Puis l'idée qu'il ne serait pas le seul dans le rang à y laisser sa carcasse, ce jour-là. Mourir ensemble « entre frangins » fut-ce en un pays de chien au tonnerre de Dieu, cela valait mieux, à son avis, que de s'emmerder tout seul « sans connaissance » dans le plus beau jardin de la terre. Barbassou avait le sentiment de la fraternité sociale. Et puis... et puis il était payé pour ça. C'était son métier. Y avait du plaisir, y avait du risque. C'était la vie... quoi ! Y avait qu'à la prendre du bon côté et rigoler tant qu'on pouvait, pour passer le temps. Et Barbassou concluait cette intérieure révision de ses valeurs morales en gueulant tout haut : « Vive la France, le « pivots » et les femmes qui fument ! Les « marsouins » sont un peu là ! Ce sont les poilus ! » Barbassou avait jusqu'à la passion, le sentiment de l'héroïsme national.

LA SUITE.

En vente à la Librairie Sociale, 9 rue Louis-Blanc, Paris.

LILULI  
par Romain Rolland

6 francs. — Franco, recommandé : 6 fr. 55.

